

ART ET CULTURE : DE QUOI PARLONS-NOUS ?

Intervention de Jean-Gabriel Carasso

« L'horreur, c'est de fabriquer, de peindre en dehors de toute nécessité. »

Bram van Velde

Deux mots sur celui qui vous parle : je suis un homme triple. Homme de théâtre d'abord, j'ai passé une vingtaine d'années dans la pratique théâtrale, comme régisseur, comédien, metteur en scène, formateur... Au Théâtre de la Clairière, puis au Théâtre du Bonhomme Rouge, j'ai participé à l'émergence du théâtre pour les enfants en France, vers la fin des années 60 puis dans les années 70. J'ai ensuite été l'élève de Jacques Lecoq, puis collaborateur du dramaturge brésilien Augusto Boal lors de sa venue en France et du développement de son « Théâtre de l'Opprimé ». J'ai encadré de nombreux stages de formation théâtrale et enseigné à l'Université de Paris III et au Conservatoire national supérieur d'art dramatique. Homme d'éducation ensuite, je me suis intéressé très jeune, à partir des colonies de vacances, à l'éducation nouvelle, l'éducation active, l'éducation populaire, découvrant successivement Maria Montessori, Célestin Freinet, Paolo Freire et tant d'autres éducateurs majeurs de ce courant rénovateur de l'éducation. Au sein des CEMEA (centres d'entraînement aux méthodes d'éducation active), j'ai milité pour les pratiques théâtrales dans l'éducation, découvrant notamment Moreno et son Psychodrame, Winnicott et ses réflexions sur le jeu... Citoyen engagé enfin, je me suis intéressé à la politique culturelle en obtenant un DESS de sciences politiques, en dirigeant l'association nationale théâtre et éducation (ANRAT) pendant douze ans, en collaborant avec l'Observatoire des politiques culturelles de Grenoble et en dirigeant, plus récemment, une association de recherche sur les politiques culturelles, l'Oiseau rare. C'est donc à partir de ces trois points de vue, étroitement mêlés désormais, que je voudrais apporter quelques réflexions sur le thème qui vous occupe.

ACTUALITE DU THEME

Mais d'abord, pourquoi ce thème aujourd'hui ? Pourquoi évoquer une fois de plus la question de l'art, de sa fonction, de sa justification, de sa légitimité, comme cela se fait dans d'innombrables colloques,

rencontres, séminaires ? Depuis une trentaine d'années, en effet, on ne compte plus les interrogations profondes sur la question artistique, sur la question culturelle, mais également sur l'éducation et sans doute la santé que vous connaissez mieux que moi. D'où vient cette actualité du thème ? Sans doute, les termes utilisés sont-ils porteurs de nombreuses contradictions.

Quelle(s) culture(s) ?

Des sociologues ont trouvé 117 définitions du mot « culture » ! Je me garderai bien d'en retenir une seule, qui prétendrait à la vérité globale de la chose, n'évoquant que quelques pistes en débat.

Deux conceptions principales de la culture ont cours dans le débat public. D'une part la conception « ethnologique » qui considère la culture comme l'ensemble des manières d'être, de faire, d'un groupe, d'une communauté, d'une société... Culture jeune, culture Berbère, culture de banlieue, culture d'entreprise... C'est la manière de s'habiller, de parler, de se nourrir, d'enterrer les morts... qui fonde une identité individuelle et/ou collective. La seconde conception dominante porte sur la posture intellectuelle d'un individu dit « cultivé » : celui qui sait beaucoup de choses, qui peut le cas échéant devenir « érudit », voire « savant », selon le degré de connaissances acquises et la capacité qu'il a d'en faire une synthèse personnelle.

Un autre débat sur la culture porte sur le champ de connaissances concerné : s'agit-il d'une culture littéraire, artistique, technique, scientifique, religieuse, sportive... ? Existe-t-il un champ culturel plus noble qu'un autre ? La culture est-elle inévitablement « savante » (réservée à une élite) ou largement démocratique et donc « populaire » ? Est-elle principalement locale ou inévitablement universelle, comme le souhaitait André Malraux lors de la création du ministère de la culture ? S'agit-il d'une valise à remplir (c'est-à-dire d'un ensemble toujours plus vaste de savoirs à acquérir) ou d'une montagne à escalader (le fameux « accès » à la culture qu'il faudrait démocratiser) ? La culture constitue-t-elle un « marché » comme un autre, ou doit-elle faire l'objet d'une politique publique, mais alors laquelle ? Dans quels buts ? Dans quelles conditions ? Enfin, dans de nombreux pays désormais, on ne cesse d'évoquer la notion de « diversité » culturelle, comme un droit à défendre ou à acquérir. Diversité des formes, des patrimoines, des expressions... Mais comment, dans ce cas, ne pas verser dans le relativisme culturel ? Si toutes les cultures se valent, si tout est culture... alors, rien n'est culture ! Vaste débat !

Quel(s) art(s)

Le XX^e siècle a fait exploser la notion d'art et ses conceptions traditionnelles autrefois limitées aux « beaux-arts » et à l'académisme. Les pratiques artistiques se sont renouvelées (nouveau roman, nouveaux territoires de l'art, nouveaux cirques...) sous les effets conjugués de la découverte de l'inconscient, de l'abstraction, des nouvelles technologies (image, son, virtuel, numérique...), mais également des métissages multiples, de formes, d'origines... Le monde influence le monde !

Par ailleurs, le souci de démocratisation en même temps que la professionnalisation croissante du secteur artistique dans nos sociétés, amènent à nous interroger sur le statut de l'artiste et sa nature même. S'agit-il d'un être d'exception ou d'une fonction naturelle de chacun ? L'art est-il réservé aux

professionnels de la chose, ou au contraire, comme l'indiquait mon ami Augusto Boal, la caractéristique même de toute humanité : seuls les hommes sont artistes, les animaux s'ils peuvent parfois chanter ou danser... ne le savent pas ! Mais alors, « tous artistes » ? Si tout le monde est artiste, si l'art est partout... alors l'artiste n'existe plus et l'art est nulle part ! De Marcel Duchamp à Internet, ces questions nous sont posées. Autre vaste débat !

Des interrogations fondamentales portent également sur le champ de l'éducation : quoi transmettre, quels contenus, quels programmes, quel « socle » commun (comme dit mon ami Philippe Meirieu, « certains auront le socle, d'autre la statue ! »), quelle pédagogie... Elles fondent, à mes yeux, l'actualité du thème qui nous occupe.

La bataille de l'imaginaire

Mais, plus profondément encore, c'est le contexte général de nos sociétés qui pèse et met en évidence ce que j'appellerai « la bataille de l'imaginaire ».

Nous vivons une extraordinaire accélération de l'histoire, une transformation du monde, une mutation anthropologique à la fois inquiétante et passionnante. Qu'on en juge : la famille se décompose avant de se recomposer ; le travail autrefois identité de chacun est désormais une denrée rare ; les religions, qui structuraient une France rurale autour des églises, sont désinvesties ou au contraire surinvesties dans les intégrismes de toute nature ; l'espace est sans limites – on téléphone au bout du monde comme à proximité - ; le temps n'existe plus, on communique par Internet avec quelle facilité et rapidité désormais ; la nation ne connaît plus ses frontières : l'Europe, le monde... où sommes-nous ? Les identités sont bousculées, l'âge, le sexe, la nationalité... ne sont plus ce qu'ils étaient. Bref, tout fout l'camp ! Voici venu le temps de la grande « crise », économique bien sur, mais surtout des valeurs, de civilisation... Les chinois ne disposent d'aucun idéogramme pour formuler ce mot de « crise », ils en utilisent deux qu'ils assemblent : « danger » et « espoir ». Nous y sommes.

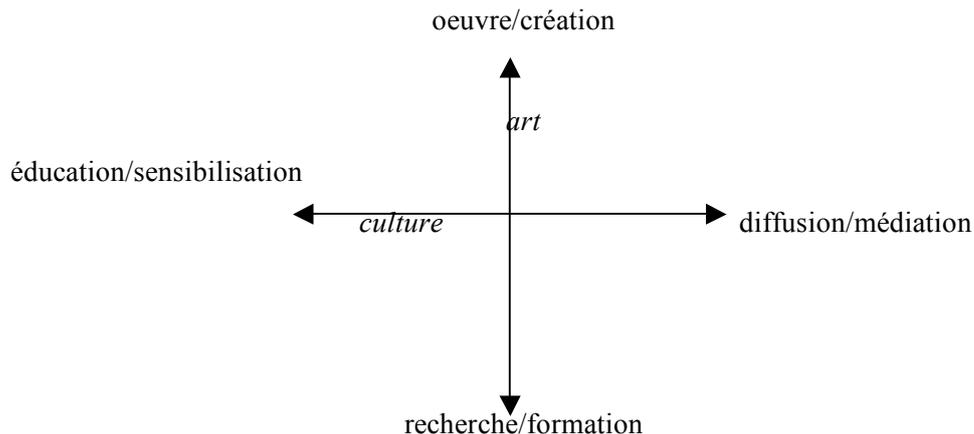
Dans ce contexte général d'incertitudes, voici le temps de la grande bataille de l'imaginaire où les puissants visent à s'emparer, non plus des territoires ou des matières premières, mais de l'esprit même des individus pour les transformer en consommateurs. « *Vendre du temps de cerveau disponible* » disait un responsable TF1, voilà l'avenir ! A cela, le philosophe Bernard Steigler oppose son analyse de la « télécratie » : « *on avili les gens pour vendre et que tombent toutes les barrières à la consommation. Ce système produit ainsi un populisme économique qui est la véritable origine du populisme parce qu'il engendre une grande misère culturelle* ». Le champ culturel est donc un champ de bataille, un enjeu majeur de société. Et le combat est rude. Si la culture a consisté, pendant des siècles, à s'extraire de la nature (de l'état dit « naturel » de l'homme, voire de la barbarie), peut-être consiste-t-elle aujourd'hui à nous extraire de la saturation culturelle que l'on tente de nous imposer, de l'aliénation du spectacle, du divertissement, de la « télécratie »... ? Hypothèse à confirmer !

MAIS DE QUOI PARLONS-NOUS ?

« Action culturelle, politique culturelle, éducation artistique, art/thérapie... » les termes d'art et de culture font l'objet d'une grande confusion dans les esprits comme dans les discours. Mais de quoi parlons-nous exactement ? J'évoquerai deux éléments de réflexion, concernant d'une part, l'art et la culture, d'autre part, l'art et le langage.

Art et culture

Dans la multitude des définitions possibles de ces deux mots, je propose la définition schématique suivante :



L'art est une activité humaine verticale, archaïque et permanente, qui pousse des individus (des artistes) à approfondir et à élever sans cesse leur mode d'expression par la recherche et la création de formes singulières. L'art est une démarche d'expression qui se caractérise par la production d'œuvres symboliques. Il est naturel, heureux et souhaitable que nos sociétés permettent et accompagnent de telles démarches, indispensables à la vie sociale elle-même. Les responsables s'honorent de mener, en ce sens, des politiques artistiques de soutien à la création. Une éducation artistique, comme une pratique thérapeutique de l'art, concerne principalement cet aspect des choses : il s'agit d'expérimenter puis de développer une capacité à la production d'œuvres, pour chaque personne concernée.

La culture, à l'inverse, fonctionne dans une dimension horizontale. Elle indique le rapport que chaque individu entretient (ou non) à la création artistique. Disons, pour simplifier, que si l'art c'est la chose, la culture c'est le rapport à la chose. Cette relation peut être plus ou moins large, plus ou moins spécialisée, selon l'éducation reçue, selon la fréquentation plus ou moins régulière et diverse des œuvres. Les deux pôles majeurs d'une action culturelle sont donc l'éducation d'une part, la diffusion et la médiation d'autre part, qui fondent ce que l'on appelle généralement « l'accès à la culture. »

La cohérence et la pertinence d'une action artistique et culturelle viendront de l'équilibre et de la complémentarité entre l'horizontal et le vertical, ces deux aspects étant aujourd'hui, trop souvent déséquilibrés.

L'important est de comprendre que l'art ne saurait jamais se résumer à la seule production de l'œuvre, mais qu'il s'agit avant tout d'une activité, d'une démarche, d'un processus généralement nommé « pratique artistique ». L'œuvre n'en est, en vérité, que la trace. De même, la culture ne se réduit pas à la somme des savoirs acquis (même si l'acquisition de savoir est évidemment souhaitable et nécessaire), qui serait une simple conception « bancaire » (cf. Paolo Freire, *La pédagogie des opprimés*), il s'agit essentiellement d'une *attitude* (d'une aptitude) face aux éléments de la connaissance, d'un rapport singulier au monde, qui se construit tout au long de la vie.

Art et langage

Une autre manière d'aborder la question artistique m'est venue de l'analyse du travail théâtral, longtemps pratiqué en dehors des normes habituelle de cette activité. Que ce soit dans le théâtre pour enfants, élaboré à base d'improvisations, dans le « jeu dramatique » souvent utilisé dans des situations de formation, ou dans les pratiques du théâtre de l'opprimé menée avec Augusto Boal, je me suis entendu dire souvent : « c'est bien, mais ce n'est pas du vrai théâtre ». Curieuse situation d'entendre que ce que l'on fait n'est pas... ce que l'on fait ! En vérité, la critique portait sur la notion d'art : improviser, faire jouer des enfants ou des adultes, faire intervenir le spectateur sur une scène... ce ne serait pas de l'art ! Ces réflexions m'ont fait réfléchir sur la nature particulière de cette activité nommée « théâtre », qui est en vérité *à la fois un jeu, un langage et un art*.

Le théâtre est un *jeu*, au sens où Roger Caillois (cf. « *Les jeux et les hommes* » Gallimard 1958) définit magistralement cette activité humaine comme une activité séparée, réglée, libre, etc... Le théâtre est tout cela à la fois, qui amène d'ailleurs le langage courant à rappeler qu'au théâtre, on joue ! Le théâtre est aussi un langage, plus exactement une *parole*, qui permet à un individu (un groupe) de dire à un autre groupe (le public) ce qu'il souhaite exprimer. Armand Gatti rencontrant Mao en Chine lui avait posé cette question : « qu'est-ce que c'est le théâtre ? » Et Mao de répondre « le théâtre, c'est : qui parle à qui ? » Définition lumineuse !

Enfin, le théâtre est un *art*, le sens commun en convient, mais que signifie cette notion ?

Si tous les arts sont des langages, tous les langages ne sont pas des arts. Où est donc la différence ? Je suggère de distinguer la chose de la manière suivante : le langage est un système de *signes*/l'art est un système de *formes*. Dans un système de *signes*, l'émetteur et le récepteur s'accordent avec précision (en principe) sur le sens des mots. Ils ont, pour l'un comme pour l'autre, la même signification, qui représente un objet, une idée, une émotion, etc... Dans un système de *forme*, une grande liberté d'interprétation sera laissée au récepteur, qui pourra y projeter son propre sens, ses propres valeurs, ses émotions spécifiques. La distinction, c'est la *forme*.

Mais encore, qu'est-ce qu'une *forme* ? Disons, pour simplifier, que c'est une structure énoncée qui se situe entre la *formule* et le *formalisme* ! Je me souviens d'une dame présente à mes côtés dans un colloque au théâtre de Gennevilliers portant sur le rôle du spectateur au théâtre. Elle eut cette phrase

lumineuse : « *au théâtre, quand je ne comprend rien, je m'ennuie ; mais quand je comprend tout, je m'ennuie encore plus* ». Ne rien comprendre (ne rien ressentir) c'est souvent se trouver face au *formel*, au *formalisme*, au travail artistique principalement préoccupé de sa propre manière. A l'inverse, tout comprendre c'est faire face à une *formule*, éprouvée, vérifiée, efficace mais sans espace de liberté pour le spectateur. « $1+1=2$ » ne laisse guère de place à l'émotion ou à l'interprétation. C'est la formule même ! La *forme*, ce pourrait être l'addition (la conjonction) de l'idée, de l'émotion et du sens.

La pratique artistique, telle qu'elle nous intéresse notamment dans une perspective éducative ou thérapeutique, c'est donc *la recherche permanente de la mise en forme* (de la transposition) d'un propos, d'un discours, d'une parole, quelle que soit la matière (image, son, corps, mouvement...) utilisée. La recherche de l'association de l'idée, de l'émotion et du sens. Beau programme !

UTILE OU NECESSAIRE ?

De cette pratique artistique, quête de la mise en forme, peut-on dire qu'elle serait inévitablement *utile* ou *nécessaire* ? Je ne le pense pas. L'art, en soi, n'a aucune utilité ou nécessité. Et pourtant... depuis Lascaux, les hommes s'acharnent à mettre en forme des représentations du monde, certains vont jusqu'à se faire tuer pour garantir cette liberté fondamentale. Il doit bien y avoir là une certaine nécessité. Précisons donc : si l'art, en tant qu'œuvre aboutie, ne nous intéresse ici que modérément, la démarche de travail est, elle, sans doute indispensable à la construction de la personnalité. « *Le but du voyage, c'est le voyage lui-même* » nous disait Jacques Lecoq. D'autres affirment que : « *dans la chasse au trésor, le trésor importe moins que la chasse* ».

Il faut cependant nous interroger sur la nature de cette nécessité ou de cette utilité : utile à qui ? Utile pour quoi ? Utile à celui qui pratique (l'artiste, le malade, l'élève...) ? A celui qui fait pratiquer (l'enseignant, l'artiste, l'animateur, le thérapeute...) ? A l'institution qui décide de la pratique (l'école, le centre d'art, l'hôpital...) ? Utile dans quelles conditions ? Dans quel cadre de travail ? Dans quelles règles ? Selon quelles durées ? Quels espaces ? Pour quelles finalités ?

Utile, enfin, du dedans ou du dehors ?

Du dedans, c'est-à-dire de la pratique-même, il est clair que l'activité artistique peut être conçue comme l'expression progressive d'une sensibilité enfouie, peut permettre la *découverte* (aux deux sens du terme) de soi, donc la construction (voire la re-construction) d'une personnalité. Dans ce cas, elle favorise à l'évidence une présence singulière au monde. D'innombrables expériences confirment ces possibilités.

Du dehors, l'art peut et doit être *éprouvé* : lire, entendre, voir, assister... Il importe de se confronter aux œuvres les plus diverses, les plus élaborées, les plus fortes, seul et/ou collectivement, comme élément complémentaire essentiel pour la construction de l'individu. Se confronter aux œuvres, c'est se situer, se déterminer, s'identifier, se démarquer parfois, bref se construire une *culture* personnelle aussi importante pour chacun que de s'exprimer personnellement. Où l'on retrouve la dialectique art et culture !

QUALITE / QUALIFICATION

Ajoutons pour conclure quelques restrictions aux propos qui précèdent. L'art n'est pas *en soi* utile ou nécessaire, toute démarche artistique menée avec des élèves ou des patients n'est pas automatiquement éducative ou thérapeutique. Se pose à nous la grande question de la *qualité* d'une démarche et de sa pertinence, donc de la *qualification* des personnes en charge de ces activités, et celle de *l'évaluation* des projets réalisés. Du point de vue qualitatif, il ne s'agit pas de rechercher le *beau* ou le *bien*, mais de s'approcher au plus près du *juste*, c'est-à-dire de l'adéquation d'une démarche aux circonstances de sa mise en œuvre et au groupe concerné. Précisons : en disant *juste*, nous parlons ici de *justesse* et non de *justice*, de pertinence et non de jugement (esthétique ou moral) sur un travail donné.

Cette réflexion pose, bien entendu, la grande question du statut et de la fonction des artistes dans ces processus : comment faire pour qu'ils demeurent totalement ce qu'ils sont (et ce qu'on leur demande d'être) et, en même temps, qu'ils s'adaptent aux conditions particulières du milieu dans lequel ils travaillent ? Comment les utiliser, sans les *instrumentaliser* ? Comment adapter leur pratique, sans la dénaturer ? Antonio Gramsci, écrivain et théoricien politique italien, disait : « *l'art est éducatif en tant qu'art, et non en tant qu'art éducatif, car l'art éducatif n'est rien et le rien ne peut enseigner* ». Comment nous assurer que nous faisons mieux que ce « rien » ?

Ces questions ont été en partie résolues dans le domaine de l'éducation artistique en milieu scolaire, par l'instauration systématique du « partenariat » entre artistes et enseignants, co-responsables et co-animateurs des projets mis en œuvre, et par l'importance accordée à la formation (initiale et continue) souvent *conjointe* des différents acteurs concernés. Ces éléments peuvent-ils aider au développement et à l'approfondissement de l'art/thérapie ? A vous d'en juger !

Jean-Gabriel Carasso

Jean-Gabriel Carasso

« *Nos enfants ont-ils droit à l'art et à la culture ?* Manifeste pour une politique de l'éducation artistique et culturelle. » Editions de l'Attribut . 2005

« *Jean-Gabriel Carasso. Art, culture, éducation, au cœur d'une passion* » Entretien avec Emile Lansman. Lansman éditeur. 2009



<http://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/2.0/fr/>